

La philosophie comme éloge de la défaite.

« *La philosophie, cela sert à savoir perdre* » Michel Serres.

Jean CORNIL.

Sans être philosophe, j'ai depuis toujours un amour profond pour la philosophie. Un désir permanent pour la pensée spéculative. Ayant eu la chance de vivre une adolescence sans télévision, je me suis plongé dans la bibliothèque familiale où j'ai dévoré Boris Vian et Jean-Paul Sartre, Georges Orwell et Louis-Ferdinand Céline. Mes premiers livres, sans bien les comprendre, sont ceux de Nietzsche, de Karl Marx, d'Epicure, de Pierre Bourdieu ou de Rosa Luxemburg. Ils ne me quitteront plus jamais.

Pourquoi la philosophie ? A quoi sert-elle ? « *Elle sert à savoir perdre* » pour reprendre l'expression de Michel Serres dans ses petites chroniques du dimanche soir. Elle tend à une compréhension totale, à l'essence des choses et du sens de la vie, face à des savoirs spécialisés, éclatés, dominés par les techno-sciences. Le « comment » s'est substitué au « pourquoi ». La philosophie se rebelle contre cette fragmentation des esprits et de la matière au nom d'une unité dialectique et complexe. Ainsi, j'aime Spinoza et Edgar Morin.

La philosophie est aussi une leçon de lucidité face à la société du spectacle où l'homme est réduit à un rôle, celui de consommateur grégaire de la culture comme de la politique, du jeunisme comme du présentisme. L'homme est devenu un corps, un « egobody » comme l'écrit Robert Redeker, réfugié dans l'illusion des arrières-mondes, célestes ou terrestres, où il s'agit seulement de digérer son existence au travers des médias et des lieux communs qui empêchent toute radicalité alternative, individuelle comme collective. Ainsi, j'aime Nietzsche et Guy Debord.

La philosophie n'est esclave d'aucun mot d'ordre ni d'aucune tribu. Elle ne sert personne, surtout pas les pouvoirs de la cité ou de la Bourse. Elle ne défend aucun intérêt ni aucun parti. Ainsi, j'aime Marc-Aurèle et Annie Le Brun.

La philosophie est une sagesse qui chemine par la raison vers quelques gouttes de bonheur. Face à l'hégémonie de l'économie qui nous définit et nous assigne, elle est une résistance à l'anthropologie capitaliste qui nous submerge. Elle se veut un antidote au désir insatiable de tout dévorer, d'absorber la nature et les autres. Elle est tempérance, retenue, étonnement, respect, loin des convenances, des slogans, des préjugés. Ainsi, j'aime Lucrèce et Alain.

Face à toutes ces défaites de la philosophie, du moins aujourd'hui, et pour encore reprendre Michel Serres, la philosophie possède l'exceptionnelle vertu d'anticiper les sociétés à venir, les théories comme les civilisations. Devant les impasses, tant écologiques que sociales, qui nous obscurcissent l'horizon, devant les conduites politiques à courte vue et la mécompréhension totale de notre devenir, l'homme, Prométhée déchaîné, éternel vainqueur face aux éléments, doit impérativement apprendre à perdre, au risque de mettre un terme à sa

destinée. Cette leçon essentielle d'humilité, qui transmute les valeurs de la Bible, de Descartes ou du mythe de l'éternel progrès, cette chronique d'une défaite planétaire annoncée, seule la philosophie peut nous en enseigner les capacités pour espérer surmonter les immenses défis de demain. Ainsi, j'aime Thoreau et André Gorz.

Pour retrouver le cheminement patient vers une harmonie avec la nature, les autres et soi-même, ces fondements de la pensée antique, la réflexion philosophique comme éloge de la défaite, en est la toute première étincelle. Elle est bien l'autre grand amour de ma vie.